

Randonnée du 21 avril 2024

Sceaux-Chatenay-Malabry-Le Plessis-Robinson-Meudon

Nous étions dix (Jocelyne, Jean-Louis, les deux Christiane, Paul, les deux Annick, Olivier, Agnès et Thierry) guidés par Jocelyne

Sceaux



Dans cette maison, il y avait une statue dans une niche















La Servitude
XVIII^e siècle
Marbre
Inv. 37.29.3





Allégorie de la Terre
XVIII^e siècle
Marbre
Inv. 37.29.8





Avec trois millions et demi de visiteurs par an, le Domaine Départemental de Sceaux constitue un « poumon vert », à quelques kilomètres de Paris.

C'est en 1120 qu'apparaît la première mention de Sceaux. Provenant du latin *cellae* signifiant « petites maisons », ce lieu n'est pas encore le domaine luxuriant que nous connaissons aujourd'hui.

Très vite, le site se dote d'une paroisse. Cette dernière prend son indépendance vis-à-vis de Châtenay en 1203, conférant à Sceaux une autonomie prolifique.

La cité se développe peu à peu, au fil des siècles, un manoir appartenant à Pierre Baillet y est bâti.

À partir du XVe siècle, Jean II Baillet, fils de Pierre Baillet et seigneur de Sceaux, étend le domaine. Maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du roi Louis XI, il rassemble les trois fiefs *Ceaux-le-Petit*, *l'Enfermerie de Saint-Germain-des-Près* et *Ceaux-le-Grand* dans un même ensemble. Le domaine de Sceaux apparaît enfin.

La seigneurie prospère et reste dans la famille des Baillet jusqu'en 1597. Faute d'entente entre les trois descendantes René, Isabeau et Charlotte Baillet, la propriété de 50 hectares est vendue à Louis Potier de Gesvres, époux de Charlotte Baillet.

Au début du XVIIe siècle, le nouveau seigneur fait bâtir un château avec son frère Nicolas III Potier.

C'est en 1612 que la seigneurie de Sceaux voit son destin basculer : le domaine est élevé en châtellenie puis, en 1619, en baronnie pour Antoine Potier de Sceaux, greffier des ordres du Roi.

Le Château de Colbert

Devenu contrôleur général des finances de Louis XIV, Jean-Baptiste Colbert souhaite acquérir un lieu de villégiature, à la campagne, non loin de Paris et de Versailles. C'est ainsi qu'en 1670, il achète le domaine de Sceaux aux héritiers de René Potier, marquis de Gesvres, duc de Tresmes.

Soucieux de faire du château de Sceaux le reflet de sa réussite, il procède à des travaux de grande envergure.

Après avoir étendu sa propriété sur de plus vastes terres, Colbert fait agrandir le bâtiment existant. Encore dépourvu de jardins dignes de ce nom, il fait appel à André Le Nôtre pour concevoir un havre de verdure à la française.

Créé suivant un axe nord-sud, le jardin de Le Nôtre s'étend sur plus de 100 hectares. Bassins en demi-lune, Grand Canal, ainsi qu'une splendide cascade et un pavillon de l'Aurore rythment l'ensemble dans une harmonie certaine.

Le château de Sceaux n'est pas en reste. Colbert demande à de grands artistes tels que les sculpteurs François Girardon, Jean-Baptiste Tuby et le peintre Charles Le Brun de s'atteler aux décors de l'édifice.

Composé d'un corps central flanqué de deux pavillons, ainsi que de deux longues ailes également encadrées par deux pavillons, le lieu, propice à de somptueuses réceptions, voit le jour Colbert s'éteint en septembre 1683, laissant à son fils aîné, le marquis de Seignelay, la jouissance de son domaine. Ce dernier poursuit le développement de sa propriété en réaménageant les intérieurs dans le goût de l'époque. En 1686, il dote l'édifice d'une orangerie, construite par Jules Hardouin-Mansart.

Pour agrandir le parc, le marquis de Seignelay, achète la seigneurie du Châtenay, portant la superficie du domaine à plus de 220 hectares. Afin d'enrichir ses jardins, il commande à Le Nôtre un second axe est-ouest. Les nouvelles terrasses sont ornées de parterres de broderies et de bassins divers. Ce splendide décor est le théâtre de fêtes enchanteresses dont certaines sont restées célèbres. C'est le cas, notamment, de la réception du 16 juillet 1685 durant laquelle le roi Louis XIV et sa cour s'émerveillent devant la beauté de la plaine de la Patte d'Oie, du Grand Canal, ou encore du pavillon de l'Aurore. Le marquis de Seignelay trouve la mort en 1690. Cet écrin de verdure revient alors au duc et à la duchesse du Maine.

Le duc du Maine, fils naturel et préféré de Louis XIV et de madame de Montespan, acquiert Sceaux en 1700. Le duc et la duchesse du Maine marquent la quintessence du prestige du domaine.

Ils poursuivent les travaux d'embellissement du château de Sceaux en faisant construire, par Jacques de La Guépière, le pavillon de la Ménagerie, aujourd'hui détruit.

À cette époque, la demeure s'anime de fêtes époustouflantes connues, dans l'histoire du château, sous le nom de Grandes Nuits de Sceaux. Les compositions musicales de Jean-Baptiste Matho, Jean-Joseph Mouret et de Marchand le fils, rythment ces nuits grandioses.

Grande admiratrice des lettres et de philosophie, la duchesse du Maine rassemble, à Sceaux, une cour littéraire des plus brillantes. Nombre de poètes, dramaturges et philosophes forment cette cour. En 1703, elle crée l'ordre de la Mouche à Miel.

Bien qu'aucune liste des membres officiels ne soit attestée, il semblerait que Voltaire ait fait partie de cette organisation.

Après de longues années de réceptions raffinées, le domaine de Sceaux passe, aux grès des héritages, au prince de Dombes puis au comte d'Eu, avant de revenir au duc de Penthièvre et finalement à la duchesse d'Orléans.

Cette succession de propriétaires marque la fin de la grandeur de Sceaux. Confisqué comme bien national en 1793, le domaine est transformé en école d'agriculture.

Acheté en 1798 par Jean François Hippolyte Lecomte, un négociant et homme d'affaires, le château classique est détruit au début du XIXe siècle. Bien que brutale, cette agonie ne sonne pas le dénouement de l'histoire du domaine qui se poursuit avec les Trévises.

Cruellement endommagés par leur démantèlement volontaire, le château et le parc de Sceaux reviennent, en piteux état, en 1829, à Anne-Marie Lecomte, qui épouse Napoléon Mortier, duc de Trévise.

Le couple entreprend, dès 1856, la construction d'un nouvel édifice, à l'emplacement même de l'ancienne demeure de Colbert.

Bâti dans un style Louis XIII, ce château arbore des façades en brique rouge et pierre blanche. Œuvre de Joseph-Michel Le Soufaché, célèbre architecte, ce monument a su braver le temps pour arriver jusqu'à nous.

Le parc, délaissé depuis des décennies, est soigneusement réhabilité par les Trévisse, renouant avec son tracé d'origine. Les parterres de broderies, fontaines et cascades, pensés par Le Nôtre, recouvrent leur splendeur.

Année après année, la famille Trévisse veille à la refondation et à l'entretien du domaine. Mais en 1923, Cystria Faucigny-Lucinge, descendante du duc et de la duchesse de Trévisse, se détourne de Sceaux, cet imposant héritage qu'elle ne peut entretenir.

Pour sauver ce site historique des marchands de biens peu scrupuleux et de l'urbanisation grandissante, le Conseil général de la Seine achète le domaine de Sceaux. Désormais bien public, il échappe à un second démembrement qui semblait inéluctable.











Statue de la magnanimité

Chatenay-Malabry











La vallée aux loups et la maison de Chateaubriand

C'est en 1807, alors qu'il n'est rentré d'exil que quelques années auparavant, que François-René de Chateaubriand achète ce domaine situé à quelques kilomètres au sud de la capitale. Pendant près de 10 ans, l'auteur de René prendra grand soin d'aménager à son image cette bâtisse qui n'est alors qu'une maison de campagne assez sommaire. Véritable refuge pour l'écrivain, c'est ici qu'il se met en retrait de la vie politique et s'érige un temple dédié à l'écriture. Entre ses murs décorés d'oeuvres majestueuses telles que de grandes cariatides en marbre, l'auteur rédigea de nombreuses oeuvres, parmi lesquels une partie importante de ses *Mémoires d'outre-tombe* et de nombreux essais politiques.

Cette jolie demeure construite au XVIIIe siècle est aujourd'hui un musée géré par le département des Hauts-de-Seine. On y découvre une décoration intérieure typique de la haute-bourgeoisie du début du XIXe siècle et on en apprend sur la vie et l'oeuvre de Chateaubriand, mais également sur son époque. Seul bémol, la demeure ayant été occupée entre-temps par d'autres propriétaires, la plupart des objets et mobiliers n'ont jamais appartenu à l'auteur romantique.

Le parc abrite une multitude d'arbres centenaires dont la plupart ont été importés ou ramenés par Chateaubriand, grand amateur de botanique, de ses différents voyages. Un cèdre du Liban, un platane de Grèce, un cyprès chauve de Louisiane ou encore un marronnier d'Inde côtoient ainsi les châtaigniers locaux.

Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand les évoque ainsi : « *Je les ai choisis autant que j'ai pu des divers climats où j'ai erré ; ils me rappellent mes voyages et nourrissent au fond de mon cœur d'autres illusions* ». Quant à la partie supérieure du parc, elle nous dévoile la Tour Velléda, un petit pavillon où Chateaubriand avait installé sa bibliothèque et son bureau, dans lesquels il pouvait passer plus de douze heures chaque jour.













L'Arboretum

Issu d'un territoire fortement marqué par l'agriculture, ce site est dédié à la botanique dès le XVIII^e siècle.

Le Chevalier du Bignon commence à y aménager un jardin à l'anglaise, puis Charles-Louis Cadet de Gassicourt, pharmacien de Napoléon, l'agrément de végétaux exotiques.

Le Marquis de Châteaugiron tracera plus tard les grandes lignes du parc actuel.

Mais c'est à la fin du XIX^e siècle, avec les pépinières Croux, dont il a formé le cœur historique et la vitrine, que l'Arboretum devient un site emblématique de l'horticulture française.

Gustave Croux et ses descendants y font naître des variétés "horticoles" aujourd'hui répandues dans le monde entier, tel l'hibiscus 'oiseau bleu'.

Classé à l'inventaire des sites pittoresques, propriété du Département depuis 1986, l'Arboretum compte plus de 500 espèces d'arbres et d'arbustes, dont le célèbre cèdre bleu pleureur aux 680 m² de ramure, élu arbre national de l'année 2015, et de nombreux spécimens remarquables.

















**TAXODIUM
ascendens Brongn. 'Nutans'**

Cyprés des étangs

Famille : Taxodiacées - Origine : horticole

Hauteur du sujet : 22 mètres - Hauteur maximale : 25 mètres

Ce conifère à feuilles caduques a été introduit en France en 1789. Il se différencie du Cyprés chauve par des branches latérales ascendantes, qui retombent à leur extrémité chez le cultivar 'Nutans'. En milieu humide ou asphyxiant, ses racines développent des excroissances aériennes -les pneumatophores- à la fonction probablement respiratoire. Sa longévité maximale est de 1 000 ans.









Le Plessis-Robinson

LE PARC HENRI-SELLIER

Le parc Henri-Sellier, pièce maîtresse de l'ancien domaine seigneurial du Plessis-Piquet, s'étend sur une superficie de 27 hectares. Ses allées dressées au cordeau reflètent à la perfection la tradition classique des aménagements paysagers du Grand Siècle. Sans doute inspiré par les réalisations d'André Le Nôtre au château royal de Saint-Germain-en-Laye, le maréchal Pierre de Montesquiou d'Artagnan dote son parc vers 1700 d'une longue terrasse agrémentée d'une demi-lune centrale. Elle offre un point de vue exceptionnel sur la vallée de la Bièvre et le château de Sceaux. Le parc est également une source de revenus pour ses propriétaires successifs grâce à son exploitation forestière. En 1917, l'Office public des habitations à bon marché (OPHBM) de la Seine acquiert ce vaste domaine à la famille Hachette dans le but d'y construire une cité-jardin. Le « parc Hachette », préservé, est ouvert au public en 1932. Il reçoit en 1949 le nom d'Henri Sellier en hommage au président de l'OPHBM, initiateur de la construction des cités-jardins du Plessis-Robinson. Cet espace vert est géré par le département des Hauts-de-Seine depuis 1969.





La place de la Mairie vers 1920

Le blason du Plessis-Robinson

Ce blason qui figure sur le fronton du centre administratif municipal a été créé en 1942. Les différents éléments qui le composent rappellent chacun un épisode de l'histoire de la ville. Les deux ronds rouges sur fond or évoquent les armoiries du maréchal Pierre de Montesquiou d'Artagnan, seigneur du Plessis de 1699 à 1725. La couleuvre bleue, «coluber» en latin, représente l'emblème de Jean-Baptiste Colbert, propriétaire du domaine en 1682. Le hibou, quant à lui, fait allusion au surnom des anciens habitants du vieux Plessis, tandis que l'arbre renvoie aux guinguettes perchées dans les nombreux châtaigniers de Robinson. Enfin, les fleurs de lys sur fond bleu forment les armoiries de l'Île-de-France.



Blason du Plessis-Robinson

138 PLESSIS-ROBINSON — Place de la Mairie



La place de la Mairie vers 1920

Le saviez-vous ?

L'ancien nom du café-épicerie, *À la bombe*, provient d'un incident qui s'est produit en 1814, lors du siège de Paris par les troupes alliées, liguées contre Napoléon I^{er}. Une bombe autrichienne, tombée par hasard sur le village, n'a miraculeusement pas explosé, épargnant le café-épicerie, et, probablement, bien des vies. Depuis lors, la bombe, accrochée à l'angle de l'établissement, demeure comme une sorte de trophée, témoin de l'histoire du village.

Le vieux Plessis

LA PLACE DE LA MAIRIE

La place de la Mairie est le véritable cœur historique du Plessis-Robinson. Sous les fenêtres du château, devenu Hôtel de Ville, sont réunis tous les édifices qui composent traditionnellement un village : l'église, la mairie-école (construite en 1884 et devenue, de nos jours, centre administratif municipal), le café-restaurant (ancien café-épicerie) et le monument aux morts de la Première Guerre mondiale. Une grille marque l'entrée de la Cour commune, lieu de vie de la communauté villageoise du Plessis au Moyen Âge. Cet ensemble pittoresque conserve encore un pavage du XIII^e siècle et des maisons des XVIII^e et XIX^e siècles dont les soubassements seraient bien plus anciens encore.







LE PETIT CHÂTEAU

À l'emplacement de la Cité de l'enfance s'élevait autrefois une charmante maison bourgeoise surnommée, par les habitants du Plessis, le Petit Château. Construite au XVIII^e siècle, cette propriété était entourée d'un vaste parc à l'anglaise. Après l'acquisition en 1854 par Louis Hachette du château du Plessis-Piquet (actuel Hôtel de Ville), son gendre et associé Louis Bréton s'installa au Petit Château. Le Plessis vécut alors pendant près de 50 ans au rythme du monde de l'édition. La demeure abrita ensuite la retraite du baron Dos Santos, ministre plénipotentiaire du Portugal, avant de devenir, en 1916, la maison de campagne de Maurice Lewandowski, directeur du Comptoir National d'Escompte de Paris. Une rue située à la sortie du Bois de la Garenne rend hommage à sa fille, Marguerite, tuée en 1944 lors d'une mission de secours à des victimes de guerre. Le Petit Château, en très mauvais état, fut détruit en 1954, ce qui permit d'élargir l'avenue Général Leclerc et de construire la Cité de l'enfance.



Le Petit Château vers 1900

Le Petit Château vers 1900

Le saviez-vous ?

Le 13 mai 1814, le tsar de Russie Alexandre I^{er} et ses frères quittent Paris pour quelques heures, abandonnant brièvement la table des négociations du traité de paix qui marque la défaite de Napoléon. Escortés de quelques cavaliers, ils se rendent discrètement au Plessis-Piquet pour y retrouver leur ancien précepteur, Frédéric-César de La Harpe (1754-1838), qui vit en exil au Petit Château depuis 1799. Ce brillant intellectuel suisse, choisi par l'impératrice Catherine II de Russie pour instruire ses petits-fils et les former au dur métier de roi, était devenu par la suite l'un des directeurs de la République helvétique avant d'être contraint de fuir en France. En 1815, il regagna la Suisse pour se mettre à nouveau au service de son pays natal, secoué par une profonde crise politique.



Frédéric-César de La Harpe





Château de la Solitude

Les ruines du château néogothique se dressent au milieu d'un bois départemental, sur la commune du Plessis-Robinson. À 6 km des portes de Paris, cet ancien village fut un haut lieu de la fête populaire, réputé pour ses guinguettes perchées dans les branches d'immenses châtaigniers. Une nombreuse clientèle vint s'y amuser du milieu du XIX^e siècle à la fermeture de la dernière guinguette, dans les années 1970.

En 1898, l'héritière de la célèbre dynastie de chocolatiers parisiens Marquis achète la propriété de la Solitude. Elle y fait construire un joli château de style néogothique, une « folie » qui, dit-on, accueillit les fêtes du Tout-Paris de la Belle Époque.



La maison Francois Marquis est une fabrique de chocolat et confiserie et un négoce en thé et café. Elle a été fondée, passage des Panoramas, en 1818.



À la mort de Marie-Philibert Marquis, en 1912, le château de la Solitude devient une maison de santé et abritera les dernières années de l'ancien ministre et président du Conseil socialiste René Viviani, qui, aux côtés de Jaurès, participa à la création du journal *l'Humanité*.

Après avoir été, par la suite, propriété d'un couvent de Carmélites, le domaine de la Solitude est acheté par l'État en 1956. L'éducation nationale y installe un collège-internat pour les mineures enceintes âgées de 13 à 17 ans. Au début des années 1970, l'avortement est interdit, la contraception pour les mineures conditionnée à l'autorisation parentale et l'éducation sexuelle pratiquement inexistante. Quant au viol, il reste souvent impuni ou peu condamné. Les mineures enceintes, encore si proches de l'enfance, expulsées de leur établissement scolaire dès que la grossesse devient visible, rejetées par la société « bien-pensante », voire par leur famille, parfois poussées à l'abandon de leur bébé contre leur volonté, vivent leur grossesse dans des conditions morales très douloureuses et sous la rigueur d'un règlement intérieur d'un autre âge.

Exclusion scolaire, marginalisation, maltraitance les poussent à se révolter. Elles se mettent en grève. Delphine Seyrig et Simone de Beauvoir participent aux réunions au cours desquelles l'occupation du château de la Solitude est décidée. Le rectorat accepte alors de recevoir les jeunes filles pour écouter leurs revendications et, à partir de janvier 1972, les adolescentes enceintes ne sont plus exclues des collèges et des lycées.

Meudon







Trait d'union entre les communes de Meudon et Clamart sur le département des Hauts-de-Seine, le **Tapis Vert est une vaste pelouse de 600 mètres de long sur 50 mètres de large**. Le site est rattaché à la Grande Perspective voulue par Louvois depuis son château, construit sur la terrasse de Meudon et acquis des héritiers d'Abel Servien en 1679. Le Tapis Vert est aujourd'hui très apprécié du public et en particulier des habitants de Meudon-la-Forêt, riverains du site.

Le Tapis Vert est l'élément sud de la perspective historique du château de Meudon que Louvois, ministre de la guerre de Louis XIV acquit en 1679.

On sait que Le Nôtre, jardinier de Louis XIV, travaillait à l'époque aux jardins de Meudon, il est donc probable qu'il ait inspiré cette réalisation. Son intervention est attestée sur deux points : le parterre bas du Château Neuf et une partie des jardins bas qui portait son nom.

Tombe dans l'oubli à la fin du XIX^{ème} siècle, un plan de restauration a été établi en 1937 mais ce n'est qu'en 1942-1943 que le Tapis Vert est restauré, sinon recréé, puis régulièrement entretenu jusqu'en 2007.

L'ensemble du "bois de Meudon" devient un site inscrit le 20 décembre 1967. Le Tapis Vert, inclus dans cette protection, est par ailleurs intégré au "Site patrimonial remarquable" de Clamart.

Office National des Forêts

Forêt Domaniale de Meudon

Les acteurs du Tapis vert

François Michel Le Tellier de Louvois



Le puissant ministre de la guerre se lança dans une série d'aménagements grandioses :
- embellissement du château de Meudon qu'il acquiert en 1679 ;
- aménagement d'un système hydraulique dans la forêt de Meudon ;
- création de l'avenue du Château et d'un vaste potager qui la bordait au Sud-Est (ultérieurement Potager du Dauphin) ;
- création du Tapis Vert.

André Le Nôtre



Il fut le créateur des jardins de Versailles sous le règne de Louis XIV.
Il développa dans cette œuvre majeure la plupart des principes qui devaient, avec la contribution d'autres auteurs, conduire à la définition des jardins classiques, dits "à la Française".
Il travailla dans le même temps sur de nombreux domaines dont Meudon.

Le Tapis Vert aujourd'hui

Dans la forêt domaniale de Meudon, le Tapis Vert, vaste pelouse de 600 m de long sur 50 m de large, est devenu un lieu d'accueil pour de nombreux usagers.





Une tortue







